



**HAL**  
open science

## Connaissance et expérience de Dieu chez John Milton

Christophe Tournu

► **To cite this version:**

Christophe Tournu. Connaissance et expérience de Dieu chez John Milton. Connaissance et expérience de Dieu, Presses Universitaires de Strasbourg, pp.223-239, 2019, Écriture et société, 978-2-86820-751-7. hal-02527120

**HAL Id: hal-02527120**

**<https://hal.science/hal-02527120>**

Submitted on 31 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## CONNAISSANCE ET EXPÉRIENCE DE DIEU CHEZ JOHN MILTON

*Les numéros correspondant à la pagination de la version imprimée sont placés entre crochets dans le texte et composés en gras.*

CHRISTOPHE TOURNU  
*Études anglophones*

*Les numéros correspondant à la pagination de la version imprimée sont placés entre crochets dans le texte et composés en gras.*

« Adam, simple et sublime, instruit du ciel, et tirant son expérience de Dieu, n'a qu'une faiblesse, et ... cette faiblesse le perdra [son amour pour Ève]. »  
(Chateaubriand, *Essai sur la littérature anglaise*, 1836.)

En France, John Milton (1608-1674) est d'abord passé à la postérité comme « l'apologiste du régicide du roi d'Angleterre, Charles I<sup>er</sup> », pour reprendre l'expression employée par Pierre Bayle dans son *Dictionnaire historique et critique* (1697). Milton prend effectivement la plume pour justifier l'exécution de Charles I<sup>er</sup>, condamné à mort par son propre Parlement érigé en tribunal, et supplicié le 30 janvier 1649. Ce service rendu à la jeune république anglaise vaut à Milton d'être nommé *Secrétaire latin* du *Commonwealth and free State of England*, poste qu'il occupera jusqu'à la veille de la Restauration de Charles II, en 1659. Il assure notamment la correspondance officielle d'Oliver Cromwell. Envers et contre tous, Milton, polémiste, défend un gouvernement républicain en 1659-1660. Quelque dix-huit ans plus tôt, il affirme son engagement politique en lançant cinq pamphlets anti-épiscopaux (1641-1642), jusqu'à l'exclusion des évêques de la Chambre des Lords. Il se retire de l'arène pour se marier, mais son mariage ne dure qu'un mois. Sa jeune épouse, Mary Powell, fille d'un royaliste, retourne chez ses parents à Oxford, avec la permission de son époux vers lequel elle ne reviendra que trois ans plus tard. Milton lance alors cinq nouveaux pamphlets pour justifier le divorce « en cas d'incompatibilité d'esprit » ; il tord les passages de l'Écriture pour justifier sa cause. Il s'appuie également sur la loi de nature. Convoqué pour ses écrits « scandaleux » devant les Lords en 1645 par ses anciens amis presbytériens, il écrit un vibrant plaidoyer pour la liberté de la presse, *Areopagitica : pour la liberté de la presse sans autorisation préalable ni censure* (1644). Milton revient sur la liberté religieuse en 1659, dans un écrit où il s'oppose à l'entretien du clergé et dans un autre sur la nécessaire séparation de l'Église et de l'État. En 1673, dans *De la vraie religion*, il préconise une large tolérance pour les protestants, alors que le gouvernement veut réserver les emplois publics aux seuls anglicans.

C'est Voltaire qui fait connaître Milton le poète dans son *Essay on Epick Poetry*, d'abord publié en anglais (1727). Aussi faut-il attendre plus de cinquante ans pour que la France connaisse la première traduction de *Paradise Lost* (*PL*, 1674), que Milton définit comme la première épopée chrétienne, l'égale de ce qu'Homère et Virgile avaient fait pour les païens. Nicolas-François Dupré de Saint-Maur, percepteur de son état, est à l'origine de cette première traduction en 1729 avec le concours de l'abbé de Boismorand. Il n'y aura pas moins de dix-huit traductions de *PL* en français : la plus célèbre est celle de Chateaubriand (1836) ; la plus récente remonte à 2001. Outre *Paradise Lost*, Milton écrit *Paradise Regained* (*Le Paradis reconquis*),

récit de la tentation du Christ dans le désert, et *Samson Agonistes* (1671), tragédie portant sur un épisode fameux de l'Ancien Testament.

Auteur de plusieurs ouvrages pédagogiques, Milton a surtout rédigé un volumineux traité de théologie, *De Doctrina Christiana*, que l'on a découvert seulement en 1825 dans les archives du gouvernement anglais à Whitehall, dans un carton contenant également ses *Letters of State*. La paternité de l'ouvrage a été remise en question en 1991, en particulier par William B. Hunter, éditeur de *The Milton Encyclopedia*, sur la base de différences théologiques notoires avec *Paradise Lost*. Plusieurs grands spécialistes de Milton (Gordon Campbell, Thomas N. Corns, éditeur de *A Milton Encyclopedia*, et John Hale) se sont penchés sur la question pendant plus de vingt ans. La polémique semblait éteinte. Or, elle vient d'être relancée, par Hugh F. Wilson et James M. Clawson, à l'occasion du XIIe Symposium international Milton qui s'est tenu à l'Université de Strasbourg en juin 2019. Affaire à suivre...

Le poète Milton devait rester au programme du baccalauréat pendant cent ans (1864-1963) ! Le pamphlétaire Milton devait s'inviter sur la scène hexagonale en trois occasions : au moment de la Révolution française, quand Mirabeau détourne deux de ses écrits pour demander, dans un premier temps, la convocation des États généraux, puis une monarchie constitutionnelle ; la deuxième fois, à l'Assemblée nationale, au moment des débats sur la loi de 1905, avec l'idée que *toutes* les opinions religieuses doivent pouvoir s'exprimer dans la sphère publique ; enfin, au moment des débats sur le PACS au Sénat, en 1999, quand Olivier Abel, parlant au nom de la confession protestante, dit que Milton concevait le mariage comme un contrat privé résiliable à l'initiative des parties.

Dieu est omniprésent dans les œuvres de Milton, qu'il s'agisse de sa prose ou de sa poésie. Quel est le dieu miltonien, celui dont il a une connaissance toute personnelle ? Il y a plus de vingt ans, François Bovon, dans *Révélations et Écritures*, faisait valoir que, selon le Nouveau Testament, on ne pouvait distinguer connaissance et expérience de Dieu. « Car la connaissance qui découle de la foi résulte toujours d'une expérience chargée d'affectivité<sup>1</sup> », écrivait-il. On retrouve la même idée chez Milton : s'il affirme que « [la] doctrine chrétienne comprend deux parties : la foi, ou connaissance de Dieu, et la charité, ou adoration de Dieu », il prend soin d'ajouter que « les deux sont inséparables dans la pratique<sup>2</sup>. » La *vraie* connaissance est expérience.

On se propose ici d'étudier, dans un premier temps, le dieu miltonien, d'apprendre à le connaître. Ensuite, nous verrons comment l'on accède à la connaissance et à l'expérience de Dieu, et quels sont les limites et obstacles à cette connaissance et expérience. Enfin, dans une dernière partie, nous nous pencherons sur *Samson Agonistes* (1671), l'un des chefs-d'œuvre de la littérature mondiale selon l'un de ses traducteurs<sup>3</sup>. C'est là, sans doute, que la question de la connaissance et de l'expérience de Dieu est posée avec le plus d'acuité, en des termes littéraires, et que la dimension est la plus personnelle.

## I. Le dieu miltonien

Le chapitre du *De Doctrina Christiana* (DDC) consacré à Dieu (I, ii) est en fait une discussion relative à Dieu le Père, bien qu'il ne devienne père qu'après la génération du Fils. Le traitement du Père est des plus conventionnels : il est le vrai Dieu, il est esprit (Jn 4,24), il

---

<sup>1</sup> François BOVON, « Connaissance et expérience de Dieu selon le Nouveau Testament », dans ID. (éd.), *Révélations et Écritures. Nouveau Testament et littérature apocryphe chrétienne. Recueil d'articles*, Genève, Labor et Fides, « Le monde de la Bible 26 », 1993, p. 174.

<sup>2</sup> John MILTON, *The Complete Works of John Milton. Volume VIII. De Doctrina Christiana*, éd. John K. HALE et J. Donald CULLINGTON, Oxford, Oxford University Press, 2012, p. 21.

<sup>3</sup> J. MILTON, *Samson Agoniste*, trad. Joseph d'Avenel, Paris, J. Lecoffre, 1860, p. 6.

est immense et infini, éternel, immuable, incorruptible, omniprésent, omnipotent, unique ; il est la vie, il est omniscient, suprêmement pur et saint, parfaitement bon, loyal, fidèle et juste<sup>4</sup>.

Dans ses premiers poèmes, quand Milton se réfère au fils incarné de Dieu, il dit « Christ », mais il cesse de le faire à partir de 1646 – date à laquelle il est possible de faire remonter son antitrinitarisme. Après 1646 (« On the New Forcers of Conscience »), Milton appelle le fils incarné Jésus ou « le fils ». Il en sera de même dans *PL*. Cette précision linguistique n'est pas anodine : il s'agit pour Milton de souligner que Dieu le Fils n'existe que dans sa relation subordonnée à Dieu le Père. Cette insistance était peu commune dans les cercles radicaux ; la sotériologie et l'expérience de la conversion occupaient une place de premier choix ; elles faisaient du Fils, du point de vue humain, le membre le plus important de la divinité.

Milton consacre un long chapitre du *DDC* à Dieu le Fils (I, iii). Il écrit que le Fils est consubstantiel au Père, mais pas coessentiel : en d'autres termes, il partage le substrat divin du Père, mais a un mode d'existence séparé. Chez Milton, le Père est éternel, mais le Fils est seulement perpétuel parce qu'il a été généré dans le temps. Le point le plus ésotérique de la christologie de Milton réside peut-être dans le fait qu'il nie l'ubiquité de la nature humaine du Fils exalté (Jn 8,21-30). Il est à sa propre place, une place bien définie (à droite du Père).

On a souvent accusé Milton d'arianisme. Cette accusation est infondée, car s'il partage avec Arius l'idée que le Fils est perpétuel mais pas éternel, il est en désaccord avec l'idée que le Fils a été créé *ex nihilo*. Chez Milton, le Fils a été « engendré »<sup>5</sup>. Il a une double nature en une seule personne. Il est le *logos*, le Verbe, à travers lequel Dieu a créé toute chose. Dans *PL*, avant qu'il ne soit incarné pour sauver l'homme pécheur, il est le bras justicier de Dieu, chargé d'exécuter la sentence divine, de châtier les anges rebelles. Avant la Création, Satan se rebelle quand il apprend que Dieu a décidé, arbitrairement, d'engendrer le Fils pour Lui succéder dans une monarchie absolue héréditaire.

La pneumatologie miltonienne est plus radicale que la plupart de celles de ses contemporains. Les *XXXIX Articles* de 1562 incluent la doctrine de la double procession de l'Esprit Saint, suivant en cela la doctrine occidentale :

Le Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils, est de la même substance, majesté et gloire que le Père et le Fils, comme eux Dieu vrai et éternel<sup>6</sup>.

Cette doctrine devait être reprise par la Confession de foi de Westminster, au plus fort de la guerre civile, en 1647.

Dans *DDC* (I, vi), Milton nie expressément l'idée que l'Esprit procède par spiration. Il déclare que nul ne peut affirmer, sur la base des seules Écritures, que l'Esprit vint à exister par génération ou par création ; il déclare également que ni la procession ni l'émanation ne peuvent rendre compte de la nature de l'Esprit Saint.

Le Saint-Esprit, dans la mesure où il est ministre de Dieu, et donc une créature, a été créé ou produit à partir de la substance de Dieu, non par une nécessité naturelle, mais par le libre arbitre de l'agent, probablement avant le commencement du monde, mais après le Fils, auquel il est bien inférieur<sup>7</sup>.

Toutefois, à la fin du *Paradis perdu*, l'Esprit Saint est présenté comme l'Esprit de Dieu le Père (12 : 486-88), idée faisant écho à la position orthodoxe :

mais du ciel il enverra aux siens un Consolateur, la promesse du Père, son Esprit qui habitera en eux<sup>8</sup>.

---

<sup>4</sup> J. MILTON, *Samson Agoniste*, *op. cit.* [n. 3], p. 109-119.

<sup>5</sup> Cf. J. MILTON, *Paradise Lost* (3 : 384) : « Begotten Son, Divine Similitude ».

<sup>6</sup> Source : <https://www.churchofengland.org/prayer-worship/worship/book-of-common-prayer/articles-of-religion.aspx#V>. (Consulté le 12 juin 2018.) Nous traduisons.

<sup>7</sup> J. MILTON, *The Complete Works of John Milton*, *op. cit.* [n. 2], p. 271. Nous traduisons.

<sup>8</sup> J. MILTON, *Le Paradis perdu*, trad. François René de Chateaubriand, Paris, Renault et Cie, 1861, p. 280.

Traducteur français de *Paradise Lost (PL)*, Louis Racine, frère du célèbre dramaturge, observe dans ses notes que « Milton ne parle jamais du Fils comme égal du Père, ni du Saint-Esprit ; il ne parle jamais de la Trinité<sup>9</sup>. »

Antitrinitarien, Milton l'est résolument à la veille de la Restauration (date de composition supposée du *DDC*) ou au lendemain de celle-ci (date de composition supposée de *PL*, dont une première édition, en dix chants, paraît en 1667). Il l'est peut-être devenu vingt ans plus tôt. Une chose est sûre : il ne l'était pas lorsqu'il a commencé sa carrière de polémiste. En effet, dans *Of Reformation Touching Church-Discipline in England* (1641), Milton célèbre la Trinité :

Toi donc, qui es assis dans une lumière et une gloire inaccessible, père des anges et des hommes ! Toi ensuite, je t'implore, Roi omnipotent, Rédempteur de ce reste perdu dont tu assumas la nature, Amour ineffable et éternel ! et toi, troisième subsistance de l'infinitude divine, Esprit qui illumine, joie et consolation des choses créées, Divinité Tri-personnelle<sup>10</sup> !

Déjà, dans *On the Morning of Christ's Nativity. Compos'd 1629 (Sur le Matin de la Nativité du Christ, composé en 1629)*, Milton écrivait :

#### I

Voici le mois, voici le bienheureux matin,  
Où le fils du Seigneur immuable du Ciel,  
Né d'une épouse chaste, et d'une Vierge mère,  
Nous apporta d'en-haut notre rédemption ;  
Car les prophètes saints par leurs chants avaient dit  
Qu'il nous libérerait de la chute mortelle,  
Nous mettant à jamais en paix avec son Père.

#### II

Cette forme splendide, éblouissant éclat,  
Ce feu majestueux qui rayonnait au loin,  
Avec quoi toujours, dans le haut Conseil du ciel  
Il siégeait, au milieu de la triple Unité,  
Il s'en défit ; et, pour nous rejoindre ici-bas,  
Délaissant les parvis d'éternelle lumière,  
Choisit notre corps sombre et la mortelle argile<sup>11</sup>.

En ces temps-là (jusqu'à la Révolution anglaise, 1642-60), Milton croyait en la Trinité. Son antitrinitarisme est patent dans *DDC*, composé au moment où la république anglaise est à l'agonie (1658-60) ; il est implicite dans *PL*, publié sous la Restauration : Milton avait de bonnes raisons de rester prudent (il a été incarcéré pendant un mois à la Tour de Londres en 1660, avant d'être miraculeusement libéré).

---

<sup>9</sup> Louis RACINE, *Œuvres de Louis Racine*, Paris, Le Normant, 1808, t. III, p. 310.

<sup>10</sup> J. MILTON, *The Complete Prose Works of John Milton (CPW)*, Don M. WOLFE (éd.), New-Haven, Yale University Press, 1953-82, vol. I, p. 614, nous traduisons. Cf. « Thou, therefore, that sittest in light and glory unapproachable, Parent of angels and men ! Next, thee I implore, omnipotent King, Redeemer of that lost remnant whose nature thou didst assume, ineffable and everlasting Love ! And thou, the third subsistence of divine infinitude, illumining Spirit, the joy and solace of created things ! One Tripersonal Godhead ! »

<sup>11</sup> Traduction Louis Cazamian, critique littéraire français (1877-1965). Source : <http://www.biblisem.net/meditat/miltosur.htm> (Consulté le 12 juin 2018.)

## II. Les moyens de parvenir à la connaissance de Dieu. Les obstacles sur la voie de la connaissance de Dieu

### 1. Les moyens

La connaissance de Dieu se fonde entièrement sur la Bible. C'est là le principe du *sola scriptura*. Dans l'épître dédicatoire du *DDC*, Milton insiste lourdement pour dire que la théologie qu'il va exposer repose sur les seules Écritures, à l'exclusion des sources humaines. Car, dit-il, Dieu ouvre la voie éternelle du salut à la foi individuelle de chaque croyant, demandant que quiconque veut être sauvé ait sa propre foi. Par conséquent :

Je résolu de ne faire confiance en la foi ou au jugement de personne d'autre en ce qui concerne les choses de Dieu, mais plutôt de tirer ma croyance religieuse d'une foi fondée exclusivement sur la révélation divine<sup>12</sup>.

Milton n'aura de cesse de condamner la *foi implicite*, cette foi qui veut que l'on croie comme l'Église croit, qu'elle soit catholique ou protestante (presbytérienne ou congrégationaliste). Milton est si individualiste qu'il finira par penser chaque chrétien (protestant) comme une Église à part entière. Évidemment, il n'est pas question pour l'homme d'atteindre, avec sa seule raison, la connaissance des choses divines. Le croyant doit être guidé par l'Esprit Saint, dans son interprétation des Écritures, seule voie menant à Dieu.

L'étude biblique est la voie privilégiée de la connaissance de Dieu. Cette connaissance débouche nécessairement sur l'expérience de Dieu chez le croyant, que Michel Bouttier, ancien vicaire de Schirmeck-Rothau, professeur à la Faculté de Théologie de Montpellier (1963-1982), définit « avec simplicité » comme « ce que l'homme peut percevoir et exprimer de ce qui est par définition au-delà de la perception et du langage, Dieu. Mais le Dieu de l'Évangile. Celui qui veut se donner à connaître et à aimer, celui qui s'offre à la foi<sup>13</sup>. » La connaissance de Dieu est objet d'éducation dans l'académie miltonienne :

Le but de la science est donc de réparer les ruines de nos premiers parents, en nous apprenant de nouveau à bien connaître Dieu, et, par cette connaissance, à l'aimer, à l'imiter et à lui ressembler. Nous pouvons l'approcher le plus possible en imprégnant nos âmes de la vraie vertu, qui, unie au don céleste de la foi, représente le sommet de la perfection<sup>14</sup>.

La connaissance des choses spirituelles ne s'acquiert qu'au prix d'un long travail :

Mais parce que notre entendement ne peut en ce corps se fonder que sur les choses sensibles, et qu'il ne peut parvenir à une connaissance aussi claire de Dieu et des choses invisibles qu'en commençant par l'étude de la créature visible et inférieure, la même méthode doit nécessairement être suivie dans tout enseignement judicieux<sup>15</sup>.

[...] whereon,

In contemplation of created things

By steps we may ascend to God.

(De là en contemplation des choses créées, nous pouvons par degrés monter jusqu'à Dieu<sup>16</sup>.)

---

<sup>12</sup> J. MILTON, *The Complete Works of John Milton*, *op. cit.* [n. 2], p. 4-5.

<sup>13</sup> Michel BOUTTIER, « L'expérience du Père, l'expérience du Fils, l'expérience de l'Esprit : jalons à partir du Nouveau Testament », dans Raymond MENGUS (dir.), *L'Expérience de Dieu et le Saint-Esprit. Immédiateté et médiations. Actes du colloque organisé par les Facultés de Théologie et le Centre d'études œcuméniques de Strasbourg*, Paris, Beauchesne, « Le Point Théologique 44 », 1985, p. 13-46 (ici, p. 19).

<sup>14</sup> J. MILTON, *The Complete Prose Works of John Milton*, *op. cit.* [n. 10], 2, p. 366-67. Nous traduisons.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 367-69. Nous traduisons.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 320-21.

Il ne s'agit pas de voir Dieu en contemplant l'œuvre de la Création – Adam en était capable, mais avant la Chute. Aujourd'hui, seule l'étude des Écritures, avec l'illumination de l'Esprit, permet de le faire.

Milton va élaborer certains principes herméneutiques pour nous permettre de connaître Dieu – la volonté divine – dans l'Écriture, car force est de constater que les interprétations sont diverses.

Premièrement, « Dieu ne peut lui-même se contredire », il « n'a qu'une seule volonté, encore moins deux volontés contraires<sup>17</sup> ». Même s'il y a deux Testaments, Dieu n'a conclu qu'une seule Alliance avec l'homme.

Deuxièmement, s'il y a conflit, si le Nouveau Testament semble s'opposer à l'Ancien Testament, soyons sûrs que nous nous égarons. Il faut avoir recours à l'analogie de la foi, rapprocher les textes, les comparer, les analyser, pour trouver leur sens véritable.

Troisièmement, pour interpréter correctement les Écritures, il faut bien voir que Dieu est juste, qu'Il est bien disposé envers la nature humaine, bien qu'elle soit pécheresse. Il ne saurait rien exiger au-dessus de nos forces. Dieu ne peut vouloir que le bien de l'homme : « Aucune loi, divine ou humaine, ne peut aller à l'encontre le bien de l'homme »<sup>18</sup>.

## 2. Les obstacles

Cette question, Milton la pose dès son premier pamphlet, *De la Réforme* (1641). Il accuse l'épiscopalisme de contrevenir à l'exhortation de Pierre en 1 P 5,2-3. L'Église d'Angleterre, qu'Henry VIII avait créée en 1534 pour se défaire d'une épouse catholique, « coupable » de ne pas lui avoir donné d'héritier masculin, dessert l'Église de deux manières :

- d'abord, parce qu'elle ne garde pas la foi chrétienne dans sa pureté, mais la rend visible, l'éloignant d'autant de l'Évangile ; ce conformisme extérieur conduit à une religion de façade.

- ensuite, parce que les prélats ne sont pas revêtus de l'humilité que Dieu exige pour la conduite de son peuple ; de plus, au lieu de le protéger, ils le persécutent, avec l'appui du pouvoir séculier. Pour Milton, il va de soi que l'Église ne devrait avoir aucune juridiction temporelle.

Chez Milton, la connaissance de Dieu n'est pas le monopole d'une Église monolithique, fût-elle presbytérienne ou congrégationaliste. Dans *Areopagitica*, il définit l'Église comme une architecture spirituelle, en constant devenir, appelant chacun à apporter sa pierre à l'édifice : les presbytériens ne veulent pas comprendre que l'Église est *une architecture spirituelle*, qu'il faut accepter « les différences voisines » parce que la vérité est éparse : elle n'est pas la propriété d'une institution. Aussi, si nous ne voulons pas devenir complètement aveugles, est-il impératif d'aller plus loin que « la discipline de Genève » ou celle de Zurich, de « réformer la Réforme elle-même ». Tolérer les différences (à l'exception notoire du catholicisme, parce qu'il est intolérant) est nécessaire pour éprouver la foi ; mieux, cela favorise la progression de la connaissance. L'homme doit savoir que l'unanimité est irréalisable ici-bas : la véritable Église est invisible. À Dieu seul de la constituer : Il le fera à la fin des temps. En attendant, conformément à l'Esprit de Christ, il faut s'appliquer à vivre dans la paix, à supporter les nuances distinctives – non pas chercher à les étouffer dans un formalisme rigide.

Si la profusion de francs écrits issus des presses de Londres témoigne d'un enthousiasme réel, d'une énergie sublime, d'efforts opiniâtres, Dieu en est non seulement la fin – chacun s'agite pour apporter sa contribution à « l'imminente Réforme » –, mais encore la source.

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 596, 292.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 588. Nous traduisons. Cf. l'original anglais : « No ordinance, human or from heaven, can bind against the good of man. »

Milton évoque à ce propos « [...] la soif sincère et ardente de savoir et de compréhension que Dieu a suscitée dans cette ville<sup>19</sup> ».

Les moyens, Il nous les donne également, dès lors qu'Il *suscite* des hommes d'exception pour le voir :

Dieu suscite alors des hommes d'une rare compétence et d'une industrie très exceptionnelle<sup>20</sup>.

Et nul n'est en droit de s'enorgueillir, parce que Dieu *se révèle* à l'entendement :

Que fait-Il donc, sinon se révéler à ses serviteurs et comme à son habitude, d'abord aux Anglais ?<sup>21</sup>

Nous ne connaissons Dieu que parce que nous sommes d'abord *connus* de Lui, parce qu'Il a agi préalablement en nous, sans aucun mérite de notre part. Selon *Areopagitica*, les Anglais bénéficient, malgré eux, d'une grâce particulière. « [C]ette Nation fut choisie de préférence à toute autre » par la seule volonté divine<sup>22</sup>.

Et pourtant, en s'obstinant à maintenir un système ecclésiastique contraire à l'esprit de l'Évangile, les Anglais se montrent ingrats en bafouant la confiance que Dieu a bien voulu leur accorder.

Cette faveur divine sur le plan religieux se retrouve aussi dans le domaine politique. En effet, selon Milton, Dieu a également favorisé l'Angleterre dans la sphère temporelle en lui permettant de secouer le joug de la monarchie pour instaurer une république – fait singulier en Europe. La monarchie de droit divin n'a aucune assise dans l'Écriture. Ce n'est en effet que malgré Lui que Dieu a accordé un roi aux Israélites (1 S 8), ils avaient défié Sa volonté (v. 7). Pour Milton, dans *The Readie and Easie Way to establish a free Commonwealth* (1659 ; 2<sup>e</sup> éd., 1660), il est évident que Dieu, irrité d'avoir été rejeté, à travers Samuel, « Juge » qu'Il avait Lui-même suscité pour gouverner les siens, a accédé à leur demande par dépit<sup>23</sup>, comme Il l'avait fait en permettant l'arrogance tyrannique des évêques :

Il est à craindre que Dieu ait permis dans sa colère cette insurrection de l'épiscopat comme il a donné un roi aux Israélites<sup>24</sup>.

C'est comme si le peuple anglais choisissait de retourner en Égypte, dans « la maison de servitude » (Ex 20,2), s'écrie le pamphlétaire, stupéfait<sup>25</sup>. À l'inverse des Israélites, les Anglais avaient rejeté leur roi pour faire de Dieu leur seul gouverneur<sup>26</sup>. En 1649, l'Angleterre pouvait espérer l'assistance divine avec l'inauguration d'une ère nouvelle ; dans *Eikonoklastes*, elle doit s'attendre à ce que Dieu ne la délivre plus si elle s'obstine à revenir en arrière<sup>27</sup>. Il pourrait la punir de son ingratitude en lui retirant Sa grâce, la laissant à son triste sort.

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 554.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 566.

<sup>21</sup> J. MILTON, *The Complete Prose Works of John Milton*, op. cit. [n. 10], 2, p. 553 : « what does he then but reveal Himself to his servants, and as his manner is, first to his English-men ».

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 552.

<sup>23</sup> J. MILTON, *The Complete Prose Works of John Milton*, op. cit. [n. 10], 7, p. 359, 424.

<sup>24</sup> J. MILTON, *The Complete Prose Works of John Milton*, op. cit. [n. 10], 1, p. 781.

<sup>25</sup> J. MILTON, *The Complete Prose Works of John Milton*, op. cit. [n. 10], 7, p. 387, 462. Nous reprenons ici les idées contenues dans notre toute première publication, « La Bible et le républicanisme selon John Milton », *Revue de la Société d'études anglo-américaines des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles* 44, 1997, p. 147-164.

<sup>26</sup> J. MILTON, *The Complete Prose Works of John Milton*, op. cit. [n. 10], 3, p. 326. Dieu est « our leader and supreme governor ».

<sup>27</sup> J. MILTON, *The Complete Prose Works of John Milton*, op. cit. [n. 10], p. 580. Cf. *ibid.*, 7, p. 358 : « our ingrateful backsliding ».



Cela signifie que, pour garder l'alliance que Dieu a conclue avec la nation, l'Angleterre doit rompre définitivement son alliance avec le roi, car « nul homme ne peut servir deux maîtres », se plaît à dire le polémiste, suivant là Mt 6,24<sup>28</sup>.

Toutefois, si Dieu reproche aux siens leur endurcissement, Il poursuit fidèlement en leur faveur son plan de salut. La question que Milton a dû se poser en voyant son pays en plein désarroi en 1659-60 est bien celle-ci : Quelle est la volonté de Dieu dans « les insanités civiles » que vit l'Angleterre<sup>29</sup> ? Veut-Il l'éprouver ? Il est encore possible qu'Il fasse surgir « les enfants de la liberté renaissante », les héritiers de la promesse faite à Abraham, mais l'Angleterre, par « une folie épidémique », n'a-t-elle pas irrémédiablement rejeté la grâce divine ? Auquel cas, la Restauration serait un fléau de Dieu pour châtier les Anglais de leur obstination à retourner en esclavage<sup>30</sup>.

L'homme ne pourrait parvenir à la connaissance de Dieu si Dieu ne se faisait d'abord connaître. C'est pourquoi la connaissance est nécessairement expérience. Si l'homme dispose d'outils pour le connaître, les obstacles à la connaissance de Dieu sont nombreux ; ils sont dus à la perversité de l'homme. Même si Milton n'est pas prêt à la résignation, il semble que Dieu ne soit pas écouté ou que l'Angleterre se détourne de Lui, éloignement que l'on observe sur le plan religieux comme sur le plan politique. L'aliénation des consciences a pour corollaire la servitude politique.

### 3. *Samson Agonistes* (SA)

Ou bien je puis lire Samson agoniste... Il doit avoir la tête faible ou les yeux solides celui qui peut lire sans pleurer le premier monologue de ce poème, et particulièrement la dernière partie, celle dans laquelle le héros déplore la perte de sa vue. Milton l'a écrite d'après ses propres sensations, et sa cécité m'a souvent obscurci les yeux<sup>31</sup>.

Cette tragédie illustre parfaitement, sur le mode poétique, la thématique de l'expérience de Dieu, qu'il s'agisse de l'élection ou de l'abandon par Dieu. Si, en 1667, dans *PL*, Milton, aveugle (il l'est devenu en 1652), isolé, entouré d'ennemis, garde néanmoins la foi en Dieu (7 : 25-31), celle-ci est davantage mise en doute dans *SA*. Si, dans le *Paradis perdu*, Milton affirme que Dieu peut abandonner la nation qu'Il a élue, en la livrant à la tyrannie pour la punir de ses péchés (12 : 90-101), il s'interroge sur le sort d'un individu, d'un saint, d'un élu de Dieu dans *SA*.

La tragédie miltonienne comprend trois grandes périodes :

- 1-732 : Samson, prisonnier des Philistins, les yeux crevés, sort de sa geôle pour interroger son changement d'état, lui que Dieu avait doté d'une force merveilleuse ; il s'exprime d'abord dans un long monologue ; suit un dialogue avec le Chœur ; pour finir, il s'entretient avec Manué, son père. Le Chœur annonce l'arrivée de Dalila ;

- 733-1075 : Samson se dispute avec sa femme, Dalila, que le Chœur, dans un passage somptueux<sup>32</sup>, a vu débarquer tel un navire majestueux ; suit une discussion sur la gent féminine (d'où l'accusation de misogynie à l'encontre de Milton). Le Chœur annonce l'arrivée du géant Harapha (1061-75) ;

---

<sup>28</sup> J. MILTON, *The Complete Prose Works of John Milton, op. cit.* [n. 10], 7, p. 411 : « we could not serve two contrary maisters, God and the king ».

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 515 (Lettre à Henry Oldenburg, 20 décembre 1659).

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 449-50. « Much less will he hear us when we cry heerafter, [because] once deliverd by him from a King, insensible and unworthie of [his] high mercies [we] are returning precipitantly, if he withhold us not, back to the captivity from whence he freed us. »

<sup>31</sup> [Laurence STERNE], *Sterne Inédit, Le Koran – Œuvres posthumes complètes*, trad. Alfred Hédouin, Paris, Librairie nouvelle, 1853, *Le Koran*, Partie I, Chapitre XXVII, « Mélancolie », p. 93.

<sup>32</sup> Versets 710-724.

- 1078-1758 : Après avoir discuté avec Harapha, l'un de ses ennemis venus constater son misérable état, Samson parle de nouveau à son père heureux d'avoir négocié la libération de son fils. Enchaîné, le héros est mené au Temple qu'il fait s'écrouler sur les Philistins pour se venger. Le Chœur célèbre le glorieux événement.

Le poème miltonien s'inspire évidemment de l'Écriture : il s'agit de l'histoire de Samson narrée dans l'Ancien Testament, plus précisément dans le Livre des Juges, chapitres 13 à 16. Si Milton respecte la trame de l'histoire, il n'hésite pas à modifier le texte sacré pour nous donner sa propre version. Milton *réécrit* l'épisode biblique : il faut dire que celui-ci manquait singulièrement de relief. Si l'on ne considère que la longueur, il ne compte qu'un peu plus de 3200 mots dans la *King James Version*, comparés à 14372 mots pour le poème, soit un rapport de un à quatre. Si Milton étoffe considérablement le texte, il en modifie également la teneur. En effet, *SA* présente quelques différences notoires avec ce qui est consigné dans l'Écriture :

1. Le récit biblique suit l'ordre chronologique : il s'ouvre avec la naissance miraculeuse de Samson que Dieu a appelé pour « commencer à libérer Israël des Philistins et s'achève par la mort du héros ; *SA* commence par la fin : Samson est prisonnier des Philistins ;

2. Il n'y a absolument aucun dialogue dans la Bible : Dalila ne revient pas vers Samson, ni pour dialoguer avec celui qu'elle a trahi ni pour implorer son pardon<sup>33</sup> ;

3. Dalila est l'épouse de Samson dans *SA* alors qu'ils ne sont pas mariés dans la Bible ;

4. Milton attribue à des personnages des rôles qu'ils n'avaient pas dans la Bible : Manué est mort bien avant que Samson ne meure ; aussi n'est-il pas question qu'il paie une rançon pour la libération de son fils ; Harapha est une pure création de Milton.

Milton, dans ses écrits politiques, réinterprète l'Écriture pour qu'elle étaye ses thèses peu orthodoxes, pour ne pas dire révolutionnaires. Dans ses poèmes, il prend une liberté semblable pour dramatiser l'œuvre littéraire, la rendre encore plus belle.

Toutefois, *SA* est beaucoup plus que la réécriture d'un célèbre épisode biblique ; s'il ne saurait être un traité de théologie, il n'en demeure pas moins que « le poème dramatique » voulu par Milton pose deux questions théologiques graves. Premièrement, est-il possible que Dieu abandonne les siens – son peuple, ceux qu'Il a élus ? Et, deuxièmement, à supposer que la réponse à la première question soit affirmative, pour quelle(s) raison(s) Dieu abandonnerait-Il ceux qu'Il a gratifiés de sa grâce ?

La question de la naissance de Samson voulue par Dieu, puis de son abandon par celui qui l'a fait naître, est posée d'emblée. Elle l'est d'abord par l'intéressé lui-même, Samson, dès l'ouverture du poème : il repense au moment de sa naissance, quand ses parents firent l'expérience de Dieu, descendu « à deux reprises » sous la forme d'un ange pour leur prédire sa naissance et annoncer l'accomplissement de quelque noble exploit :

O pourquoi ma naissance a-t-elle été prédite,  
à deux reprises, par un ange du ciel qui, à la fin,  
*aux yeux de mes parents*, s'éleva tout entouré de flammes,  
de l'autel où brûlait l'holocauste, *sa divine présence*  
remontant vers le ciel dans une colonne de feu,  
la révélation faite de quelque grand prodige,  
ou de quelque bienfait à la race d'Abraham<sup>34</sup>.

Dans l'Écriture, il est dit en effet que l'Ange de Yahvé apparut à la femme pour lui annoncer que, bien que stérile, elle allait donner naissance à un fils (Jg 13,3) mais qu'elle ne devait pas boire d'alcool ni manger rien d'impur. À la demande de Manué, l'ange réapparut pour répéter ce qu'il avait dit à sa femme. Manué remercie Dieu en faisant un sacrifice. Alors que l'ange

---

<sup>33</sup> À l'inverse, dans la Bible, Samson veut reprendre sa première épouse, « la femme de Timna ».

<sup>34</sup> J. MILTON, *L'Allegro, Il Penseroso, Samson Agonistes*, trad. Floris Delattre, Paris, Aubier Montaigne, 1937, p. 127.

montait dans la flamme de l'autel, il se rendit compte de l'identité de leur hôte : « Manué dit à sa femme : « Nous allons sûrement mourir, car nous avons vu Dieu. » » (Jg 13,22.)

Il fait écho à ce que Dieu dit à Moïse en Ex 33,20, « Tu ne verras pas ma face ; car nul homme ne peut me voir, et vivre. » Si Manué est littéralement atterré, sa femme est plus rassurante : « Si le Seigneur désirait nous faire mourir, il n'aurait accepté de notre main ni holocauste ni offrande ; il ne nous aurait pas fait voir tout cela et il ne nous aurait pas, à l'instant, communiqué pareilles instructions<sup>35</sup>. » Ils avaient non seulement vu, mais entendu Dieu, parce qu'Il s'était donné à voir et à entendre.

Quand il voit Samson dans la misérable condition où il se trouve (prisonnier des Philistins, les yeux crevés, il est occupé à tourner la meule – dans une situation pire que celle du plus vil esclave), Manué repose la question du possible abandon de Dieu un peu différemment : alors que, dans la Bible, il ne demande rien à Dieu, mais que l'ange se présente de lui-même, chez Milton, la visite angélique vient exaucer le vœu d'un père affligé. Manué a prié Dieu pour avoir des enfants (la procréation n'est-elle pas la fin première du mariage ?) :

J'ai demandé au ciel des enfants ; j'ai cru que la stérilité  
en ménage était un opprobre ; j'ai obtenu un fils,  
et un fils tel que tous me proclamaient heureux :  
qui voudrait aujourd'hui se voir père à ma place ?  
O pourquoi Dieu m'a-t-il accordé ma requête,  
et l'a-t-il fait avec éclat, comme une grâce ?  
Pourquoi désirons-nous ses dons ? Pourquoi les appeler  
de nos vœux si fervents, puisqu'octroyés  
d'une main solennelle, ainsi que des faveurs,  
ils cachent derrière eux la queue du scorpion ?  
Est-ce bien pour cela que l'ange, à deux reprises,  
est descendu, et pour ceci que fut prescrite  
ta nourriture sainte, comme pour une plante  
choisie et consacrée<sup>36</sup> ?

À quoi bon exaucer sa prière si Samson doit finir ainsi ? Que s'est-il passé ? Comment Dieu a-t-il pu laisser Samson descendre aussi bas, alors qu'Il avait miraculeusement suscité sa naissance ?

Le Chœur arrive pour, si l'on ose dire, remuer le couteau dans la plaie. Il n'en croit pas ses yeux : l'apparence physique déplorable, la posture misérable de Samson tranchent singulièrement avec la représentation qu'il avait du héros : « Ce peut-il être lui, l'héroïque, l'illustre, l'invincible Samson<sup>37</sup> ? » Le Chœur fait le récit des exploits guerriers de Samson, avant de conclure : « du faite même d'une prodigieuse gloire, tu as sombré au plus profond d'un destin misérable ». Il s'exclame, au sujet de la cécité de Samson : « Te voici devenu (ô la plus affreuse des geôles !) le cachot de toi-même<sup>38</sup>. »

C'est une véritable descente aux enfers. Samson est d'accord avec ce que dit le Chœur. Ce qu'il déplore le plus n'est pas son esclavage, mais la perte de sa vue<sup>39</sup>. Car il se retrouve à la

---

<sup>35</sup> Jg 13,23.

<sup>36</sup> J. MILTON, *L'Allegro*, op. cit. [n. 34], p. 147.

<sup>37</sup> « O changement au-delà de tout récit, de toute imagination, de toute croyance ! Voyez comme il est étendu insoucieux, négligemment, laissant tomber sa tête languissante, tel un désespéré, abandonné de tous et par lui-même condamné, vêtu comme un esclave de vêtements grossiers tout râpés et souillés. Mes yeux ne m'absent-ils pas ? » (p. 133).

<sup>38</sup> J. MILTON, *L'Allegro*, op. cit. [n. 34], p. 133-35.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 129 : « Mais c'est toi avant tout, ô perte de ma vue, que je déplore le plus. »

merci d'autrui. Il vit « d'une mort vivante, et comme enseveli<sup>40</sup> », « je suis moi-même mon sépulcre<sup>41</sup> ». La lumière n'est-elle pas l'œuvre première de Dieu<sup>42</sup> ?

Samson est en proie à un terrible doute : si Dieu l'a consacré et élu pour qu'il accomplisse des exploits à Sa gloire, pour quelles raisons l'a-t-Il abandonné ? Quel est le sens de son existence ?

Pourquoi a-t-il été ordonné et prescrit  
que je fusse élevé comme un être voué au Seigneur,  
et élu pour de hauts exploits, puisqu'il me faut mourir,  
trahi, captif, et les deux yeux crevés,  
donné, objet d'opprobre, en spectacle à mes ennemis,  
condamné à tourner la meule, sous mes chaînes d'airain,  
avec cette force que m'a départie le ciel<sup>43</sup> ?

Dieu aurait-Il échoué puisque ce qu'Il avait prédit ne s'est pas réalisé ? Là, Samson voit que son scepticisme le conduit un peu loin, il suspend le dialogue avec sa conscience : « Cependant je me tais ; qui suis-je pour mettre en doute la prédiction divine<sup>44</sup>. »

Il n'empêche qu'il va essayer de rationaliser sa chute. C'est sa propre faute, il a failli en succombant aux charmes d'une femme à laquelle il a sottement révélé le secret de sa force surhumaine. L'idée est récurrente dans le poème : « moi qui, pour un mot, pour une larme, ai divulgué le secret de Dieu à la perfidie d'une femme<sup>45</sup>. » « Vaincu par une volée de paroles<sup>46</sup> », il a livré « la forteresse de [s]on silence à une femme<sup>47</sup> », il a « profané le secret confié par Dieu, sous la foi même du serment<sup>48</sup> », pour le livrer à une femme infidèle, à « une courtisane traîtresse<sup>49</sup>. » Il a fait preuve d'une « honteuse mollesse<sup>50</sup> », de lâcheté, voire d'impiété, en divulguant le secret de Dieu<sup>51</sup>. Il n'en dort plus<sup>52</sup>. Samson fait son *mea culpa* à plusieurs reprises. Et son père, Manué, l'accable : « la tentation, les charmes irrésistibles te firent voler le dépôt sacré du silence qui t'était confié et qu'il était en ton pouvoir de garder secret<sup>53</sup>. » « Tu as trahi la confiance de Dieu » : les mots sont forts. Même devant Dalila, Samson reconnaît sa faute : si elle a commis une « faute irréfléchie<sup>54</sup> » en lui arrachant le secret de sa force, elle veut se faire pardonner. Elle dit avoir agi par « jalousie d'amour<sup>55</sup> » pour qu'il reste au foyer avec elle, pour qu'il ne s'expose plus au danger<sup>56</sup>. Contrairement à ce que dit la Bible, contrairement aussi à ce que pense le Samson miltonien, elle n'a pas agi par cupidité, elle n'a pas livré sa foi d'épouse en le livrant pour de l'or<sup>57</sup>, mais par civisme : d'une part pour rendre service à sa nation, d'autre part pour le bien de sa religion. Surtout, elle plaide la « faiblesse attachée à notre sexe entier<sup>58</sup> »

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 175.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>57</sup> Contrairement à ce que Samson prétend devant Harapha, *ibid.*, p. 197.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 173.

avant d'accabler Samson : « De ma faute c'est toi qui me montras la voie<sup>59</sup>. » Samson acquiesce : « j'ai été traître envers moi-même avant que tu ne me trahisses<sup>60</sup>. » Il la congédie sans ménagement, alors qu'elle lui propose de négocier sa liberté auprès des chefs philistins.

Samson interprète la venue de Dalila comme un signe de Dieu, un châtement supplémentaire :

Dieu me l'a envoyée pour m'abaisser  
et rendre plus douloureuse ma folie, moi qui ai confié  
à pareille vipère le saint dépôt  
de mon secret, de mon salut, et de ma vie<sup>61</sup>.

Samson, d'un côté, reconnaît sa pleine responsabilité dans son malheur, mais, d'un autre côté, il semble accuser la providence divine. En effet, si Dieu l'avait pourvu d'une force extraordinaire, Il aurait été bien avisé de le douer d'une sagesse hors du commun – ce que, manifestement, Il n'a pas fait. Aussi la faute rejaillit-elle sur Dieu :

L'une et l'autre [La force et la sagesse] auraient dû, au moins,  
aller de pair ;  
l'attelage inégal m'a entraîné hors du chemin<sup>62</sup>.

Le Chœur l'appelle à la prudence : « Ne blâme pas les desseins du Seigneur »<sup>63</sup>. Car « Les voies de Dieu sont justes et peuvent se justifier devant les hommes<sup>64</sup> » ; les hommes s'égarèrent quand ils doutent de la justice divine. Samson, en tant que nazaréen, avait fait vœu de chasteté ; il n'aurait pas dû se marier. Or, il l'a fait. Et il n'y est pour rien, puisque Dieu l'a poussé (*prompted*) non seulement à se marier, mais à « rechercher en mariage [une] femme perfide, impure, et impudique<sup>65</sup> », comme s'il n'y avait pas assez de belles femmes chez les Israélites. Dieu l'a autorisé, alors qu'il interdisait expressément aux Israélites de se lier à des infidèles, parce qu'Il voulait avoir une occasion de molester les Philistins. Il n'empêche qu'Il avait accordé une dispense spéciale à Samson, sans que celui-ci la demandât, Il avait fait une entorse à Sa loi, Il l'avait contredite :

Un plus grand nombre doutent de la justice de ses voies,  
parce que Dieu contredit ainsi ses propres lois.  
[...]  
Celui qui fit nos lois pour nous lier, mais non lui-même,  
et qui a le plein droit d'exempter, de son gré,  
qui il lui plaît d'obligations faites pour tout un peuple, sans qu'il soit pour cela entaché de péché, ni  
ne viole la loi,  
puisqu'Il peut lui-même abroger ses décrets<sup>66</sup>.

Pourtant, dans ses écrits politiques, notamment dans ses pamphlets sur le divorce, Milton affirme que Dt 24,1-2 ne peut être une dispense spéciale accordée aux seuls Juifs parce que, si la loi était mauvaise, comme semble l'indiquer l'Évangile, elle ne pouvait être de Dieu. Dieu ne saurait se contredire en abrogeant ses propres lois.

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 175.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>63</sup> *Ibid.*

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>66</sup> *Ibid.*

Qu'est l'homme pour discuter des choses divines qu'il est bien incapable de sonder par lui-même ? Il ne faut pas chercher à connaître les desseins de Dieu : « Tais-toi donc, ô Raison : silence au moins, ô vains raisonnements<sup>67</sup>. »

Les voies de Dieu sont impénétrables mais dans l'expérience de Dieu, le doute va de pair avec l'espoir. Ainsi, quand Samson demande pourquoi Dieu ne lui a pas donné autant de sagesse que de force, il s'interrompt brutalement :

Mais silence ! Oserais-je m'insurger contre la volonté  
du suprême Dispensateur, qui en ceci  
poursuivait quelque fin, peut-être, qui échappât à mon esprit<sup>68</sup> ?

Plus loin, il évoque aussi une « sobriété impuissante » puisque, bien que s'abstenant de boire de l'alcool, il n'a pas su résister aux séductions d'une femme<sup>69</sup>.

Manué, à son tour, essaie de comprendre. Samson, « (un) miracle entre les hommes » ; n'a-t-il pas été « pris au piège » pour être réduit à néant ? N'est-il pas une victime ? A-t-il démérité ? Dieu, en abandonnant l'un des siens, n'est pas juste :

Hélas ! il me semble que Dieu, après avoir choisi  
un homme pour les actions les plus nobles, même si un moment de faiblesse l'égare,  
ne devrait point l'accabler de la sorte, comme un esclave,  
sous ces souillures et ces indignités,  
ne fût-ce que pour l'honneur de ses exploits passés<sup>70</sup>.

Ce passage illustre l'amour d'un père pour son fils. Puis il y aura inversion des rôles quand le fils essaiera de faire entendre raison à son père : « Ne prétends point régler ce dont Dieu seul dispose, mon père<sup>71</sup>. » Samson estime avoir mérité son châtement. Il est « le seul auteur » de ses maux.

Dans un premier temps, Manué doute de la justice divine, qu'il juge d'une grande sévérité, dédouanant ainsi son fils ; dans un deuxième temps, il accable davantage son fils, car à cause de Samson, un dieu païen sera vénéré. Dieu sera « dépouillé de sa gloire, blasphémé, outragé », tandis que Dagon sera « glorifié<sup>72</sup>. » Samson fait acte de contrition : « C'est ma plus grande affliction, ma honte et ma douleur<sup>73</sup>. »

Là encore, Samson est moralement au plus bas, il est en plein désespoir, mais l'espoir pointe à nouveau quand il prédit la vengeance de Dieu ou la chute des Philistins :

[Le Dieu d'Abraham], sois-en sûr,  
ne tolérera pas longtemps d'être ainsi provoqué,  
mais il imposera la grandeur de son nom<sup>74</sup>.

Manué acquiesce. La foi, tel un balancier, oscille ainsi constamment entre doute et espoir. La foi est-elle possible en dehors du doute ?

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 175. Autre exemple de vaine spéculation : Samson dit que Dieu aurait placé la force dans ses cheveux pour symboliser la fragilité du don qu'Il lui faisait (p. 129).

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>71</sup> *Ibid.*

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>73</sup> *Ibid.* : « [...] à Dieu j'ai apporté / déshonneur et outrage ; j'ai donné libre champ / aux idolâtres et aux athées ; j'ai suscité le scandale / en Israël, la défiance envers Dieu, et le doute / dans les cœurs faibles. »

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 155.

Samson a désormais l'impression d'être « oisif et inutile<sup>75</sup> » ; il est fataliste : il n'a plus qu'à attendre la mort dans la vieillesse. « Bientôt, je reposerai parmi les morts<sup>76</sup>. » Il veut une mort libératrice<sup>77</sup>.

En revanche, l'espoir renaît quand Manué se prend à rêver que Dieu sera indulgent envers Samson, grâce au repentir :

Peut-être Dieu se laissera-t-Il fléchir, ou te remettra-t-Il toute dette,  
lui qui [...] accueille [...] celui qui, implorant merci, lui demande la vie<sup>78</sup>.

Constatant que les cheveux de Samson se remettent à pousser, Manué se met à espérer que Dieu fasse recouvrer la vue à son fils afin de lui faire accomplir quelque noble action.

Mais Dieu [...] peut aussi aisément  
faire jaillir encore dans tes yeux la lumière,  
afin que tu le serves mieux que tu ne le fis.  
Et j'en suis convaincu : car pourquoi autrement  
cette force miraculeuse encore dans tes cheveux ?  
Ce n'est pas sans objet que sa puissance demeure en toi,  
et ses dons merveilleux ne resteront pas vains<sup>79</sup>.

L'espoir devient certitude. Cette certitude se fonde sur les signes de la présence de Dieu.

Samson ne partage résolument pas l'optimisme de son père : il a « le sentiment que le Ciel [l]e délaisse ». Comme un vieillard, il radote : il a été élu, il a accompli des choses glorieuses,

mais aujourd'hui, comme un simple inconnu, il [Dieu] me rejette  
et m'a livré aux ennemis cruels  
que j'avais, sur son ordre même, défiés,  
sans nul appui, avec la perte irréparable de ma vue<sup>80</sup>.

Il est arrivé à un point de non-retour, il souhaite « une mort rapide<sup>81</sup>. »

Cependant Samson finira tout de même par changer d'avis : il espère que ses prières seront entendues de Dieu quand Il verra son repentir – comme Adam au lendemain du péché dans *PL*<sup>82</sup> :

Ces maux, [...] je reconnais que Dieu me les a infligés  
justement ; j'obtiendrai cependant, à la fin, son pardon,  
car son oreille est toujours attentive, et son regard  
miséricordieux, à celui qui supplie<sup>83</sup>.

On retrouve les mêmes tourments chez Samson quand il est sommé de se joindre aux festivités que les Philistins donnent en l'honneur de Dagon. Tout d'abord, il oppose un refus

---

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 207.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 165/167.

<sup>81</sup> *Ibid.*

<sup>82</sup> J. MILTON, *Paradise Lost*, 11 : 146-53 : « [...] For since I saught / By Prayer th' offended Deitie to appease, / Kneel'd and before him humbl'd all my heart, / Methought I saw him placable and mild, / Bending his eare ; perswasion in me grew / That I was heard with favour. » Trad. de Chateaubriand [1836] : « car depuis que j'ai cherché par la prière d'apaiser la Divinité offensée, que je me suis agenouillé, et que j'ai humilié tout mon cœur devant DIEU, il me semble que je le vois placable et doux me prêtant l'oreille. Je sens naître en moi la persuasion qu'avec faveur j'ai été écouté ». (J. MILTON, *Le Paradis perdu*, op. cit. [n. 8], p. 247).

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 201.

catégorique car la loi de Dieu interdit de prendre part à des rites païens : il ne veut pas répéter « sa grande faute<sup>84</sup> ». Mais il finira par faire volte-face :

Cependant, que Dieu nous permette  
d'assister, dans un temple, à un culte idolâtre,  
pour quelque raison d'importance, cela est hors de doute<sup>85</sup>.

Il voit les signes de la volonté divine dans son for intérieur. Il se sent mu par Dieu :

je commence à ressentir  
en moi quelques grands mouvements, qui disposent  
mes pensées à quelque étonnant événement<sup>86</sup>.

Il sent aussi sa force lui revenir avec sa chevelure<sup>87</sup>. Tout comme son père, Manué :

Et je me persuade que Dieu n'eût pas permis  
que sa force revînt avec ses longues boucles  
[...]  
s'il n'avait le dessein  
de l'employer encore pour quelque grand service.  
[...]  
Dieu lui rendra sa vue pour augmenter sa force<sup>88</sup>.

Ces cheveux qui repoussent, cette force prodigieuse qui revient, sont les signes de l'intervention divine.

Élu de Dieu avant d'être abandonné, Samson est l'objet du monologue du Chœur. Celui-ci revient à la charge pour poser *la* question : pourquoi Dieu est-Il si inconstant envers ses élus ?

pourquoi, pendant sa vie si courte [celle de l'homme], règles-tu  
d'une main si changeante –  
ou, le dirai-je, si contradictoire –  
ta providence à son égard ?  
Pourquoi ne le gouvernes-tu pas d'une façon égale<sup>89</sup> ?

Or, dans sa prose comme dans la *De Doctrina Christiana*, ainsi que dans *Paradise Lost*, Milton affirme que Dieu a laissé l'homme libre, qu'Il l'a doté du libre arbitre afin d'éprouver sa foi :

Je l'avais fait juste et droit, capable de se soutenir, quoique libre  
de tomber<sup>90</sup>. [...]

Tout comme les anges, avant qu'ils ne se rebellent :

N'étant pas libres, quelle preuve sincère auraient-ils pu donner d'une vraie obéissance, de leur constante foi ou de leur amour<sup>91</sup> ?

Dieu ne règle pas les affaires des hommes : s'Il a suscité Samson pour commencer à libérer les Israélites, Il les a laissés libres d'errer – mais Il les punit en les soumettant à l'esclavage.

Quel est le message de *SA* ? À la fin du poème, quand il s'avère que Samson a fait s'écrouler le temple sur les chefs philistins, proclamant ainsi la gloire de Dieu, Manué constate que Dieu

---

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>85</sup> *Ibid.*

<sup>86</sup> *Ibid.*

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 223.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>91</sup> *Ibid.*



n'a pas abandonné celui qu'Il a favorisé, contrairement à ce qu'ils avaient cru, ce que confirme le Chœur :

Samson a fait tout son devoir  
[...]  
aidé et assisté jusqu'à la fin par Dieu  
qui ne l'abandonna jamais, comme nous l'avions craint.  
Nous n'avons nul besoin de pleurer, de gémir,  
ni de nous frapper la poitrine.  
[...]  
Tout est parfait, malgré nos doutes  
sur ce qu'en son plan insondable  
le Très Sage a élaboré,  
oui, tout est parfait à la fin.  
Souvent Dieu semble s'éloigner,  
mais à l'improviste il revient,  
pour rendre, comme ici à son champion fidèle,  
un témoignage glorieux<sup>92</sup>.

Le premier demi-chœur rationalise l'événement *ex post facto*. C'est parce que les Philistins l'avaient irrité que Dieu leur a insufflé le désir insensé de faire venir leur destructeur<sup>93</sup>. Là encore, Samson a été mu par Dieu, il a accompli Sa volonté.

Milton, avec *SA*, s'adresse aux saints, ceux à qui l'orthodoxie anglicane vient de fermer la porte. Si l'histoire de Samson illustre le fait que les justes peuvent être rassurés en voyant arriver quelqu'un comme Samson, « un envoyé de Dieu » pour libérer son peuple, un libérateur doué d'une force invincible, ils ne doivent finalement compter que sur leur patience. Si Dieu les a appelés au salut éternel, il leur faudra encore persévérer dans la foi, jusqu'au bout, pour être sauvés. Cela veut dire qu'ils peuvent être déçus, à n'importe quel moment, de la grâce de Dieu. Il leur faudra de la patience, beaucoup de patience :

Le plus souvent [...] la patience est l'épreuve  
des saints, l'épreuve de leur fortitude,  
faisant de chacun d'eux son propre libérateur,  
et [elle] triomphe en tous points  
de la tyrannie ou du destin<sup>94</sup>.

Au douzième livre de *PL*, Milton s'interroge aussi sur le sort des justes que Christ a laissés au milieu de la multitude des impies (479-84) : « souffrir pour la cause de la vérité », autrement dit le martyr, élève « à la plus haute victoire » (569-70). L'un des enseignements qu'Adam tire à la fin du poème est que, s'il s'abandonne entièrement à Dieu, Dieu ne l'abandonnera pas : « J'apprends de ceci que le mieux est d'obéir, d'aimer Dieu seul avec crainte, de marcher comme en sa présence, de reconnaître sans cesse sa Providence, de ne dépendre que de lui [...] »<sup>95</sup>.

Tout au long de l'étude de *SA*, j'ai privilégié la traduction française ; que dit le texte anglais dans la morale de l'histoire ?

oft he [God] seems to *hide his face*,  
but unexpectedly returns <sup>96</sup>  
(Souvent il [Dieu] semble *cache sa face*)

---

<sup>92</sup> J. MILTON, *L'Allegro*, *op. cit.* [n. 34], p. 241/243.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 237.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 209.

<sup>95</sup> J. Milton, *Le Paradis perdu*, *op. cit.* [n. 8], p. 475. Ceci est la traduction de : « Henceforth I learne, that to obey is best, / And love with feare the onely God, to walk / As in his presence, ever to observe / His providence, and on him sole depend » (12 : 561-64), p. 246.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 240.

Mais à l'improviste il revient.)

Dieu ne se dérobe pas. Les Justes font bien l'expérience de Dieu, mais ils doivent comprendre que le doute est immanent à la foi.